

la jeunesse le goût de l'étude, en la mettant en contact avec les livres. Ils ne le font pas avec " agitation " et pour détruire, comme certaines gens le voudraient, mais avec " esprit de suite et une persévérance ardente ", croyant, avec raison, qu'il y a moins à " réformer " qu'à développer ce qui est déjà établi.

Et l'on ne pourrait assurément pas en dire autant de nos familles. Pour celles-ci, elles ne se sont guère mises à l'œuvre, jusqu'à maintenant, et ne paraissent pas encore avoir envie de s'y mettre. Elles laissent toute la besogne à l'école et au maître, avec une espèce de conviction qu'elles n'ont rien à voir par elles-mêmes à l'instruction de leurs enfants, — et si peu à l'éducation ! — ce qui est une grande erreur, entretenue par une coupable apathie. Cette erreur ne nous est pas particulière, à nous, Canadiens ; elle se retrouve ailleurs que chez nous, chez tous ceux qui, comme nous, sont formés à compter sur les pouvoirs et les services publics, sur les annexes de la famille, pour remplir des fonctions que la famille ne peut pas, cependant, abdiquer.

Le devoir des familles, ici, est de s'intéresser directement et activement au travail intellectuel des enfants, pendant leurs longues années d'études, de créer autour d'eux une atmosphère favorable au plein épanouissement de leurs facultés. Même les plus travailleurs et les plus avancés, parmi les écoliers, ont besoin que la sympathie des parents, et leurs leçons, s'ajoutent aux leçons et à la sympathie des maîtres, pour que l'instruction qui leur est donnée ne soit pas un pur dressage, mais une véritable éducation, dans le vieux et plein sens de ce beau mot. Que dire des plus petits, des commençants, des moins bien doués, quand ce secours leur manque ? Ils ne connaissent le livre que par ce qu'ils en voient à l'école, — et le livre représente pour eux toute la vie de l'esprit ; — et comme à l'école le livre se trouve intimement associé à une chose qui ne leur plaît guère encore, qui leur coûte, le travail, que souvent il est pour eux la cause de bien des chagrins, qu'ils n'ont avec lui la plupart du temps que des rapports pénibles, les privant d'autres relations ou occupations attrayantes, il arrive tout naturellement que l'idée de supplice s'associe dans leur esprit à celle du livre, et qu'ils en viennent à ne plus regarder celui-ci qu'avec dégoût. Ils n'apprennent pas ainsi à